

Kish, George (1980) *La carte, image des civilisations*. Seuil, Paris.

Claude Raffestin

Volume 24, numéro 63, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021491ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021491ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Raffestin, C. (1980). Compte rendu de [Kish, George (1980) *La carte, image des civilisations*. Seuil, Paris.] *Cahiers de géographie du Québec*, 24(63), 475–476.  
<https://doi.org/10.7202/021491ar>

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

KISH, George (1980) **La carte, image des civilisations**. Seuil, Paris.

La carte, son apparition du moins, sous quelque forme que ce soit, constitue un moment capital dans l'histoire car elle souligne le passage de la présentation à la représentation. La présentation signifie la possibilité pour « moi », pour « je » de répéter une action dans l'espace. C'est la situation de l'homme des sociétés traditionnelles ou de l'enfant qui peut conduire en un lieu donné mais qui ne peut pas communiquer l'information à l'Autre pour qu'il rejoigne ce lieu. La représentation c'est l'explicitation dans un langage de notions et de concepts, c'est proprement le début de la science.

La cartographie c'est l'explicitation dans un langage graphique, c'est la création d'une sémiologie, d'un dessin (dessin, aussi ?) : la carte « par sa graphie, son illustration et l'ensemble de ses procédures sémiotiques... est un des documents clés pour cette histoire de l'écriture sous toutes ses formes dont on entrevoit aujourd'hui qu'elle constitue un des plans essentiels de toute histoire des civilisations » (p. 63).

C'est à la découverte de la signification de la carte que George Kish s'attache. En quelques courts chapitres de lecture aisée, l'auteur construit une sorte de généalogie de la représentation cartographique de l'Antiquité à nos jours, montrant l'évolution étonnante, à travers le temps et l'espace, de cette nécessité de se re-présenter l'environnement. Toutes les sociétés ont été guidées par des préoccupations spécifiques : utilitaires chez les Romains, scientifiques chez les Arabes, mythiques durant le Moyen Âge européen, politiques en Chine, nautiques sous la Renaissance, de pouvoir avec la monarchie française qui encouragera la famille Cassini de 1670 à 1790, de précision et de rapidité dans l'époque contemporaine qui peut s'appuyer sur les techniques de photogrammétrie et d'automatisation.

Kish, dans cet ouvrage bien documenté, attire l'attention sur des faits intéressants en général bien connus des géographes mais que l'on a tendance à oublier comme le choix, par exemple, dans les cartes anciennes d'un centre qui coïncide avec le foyer principal de chaque civilisation et qui, par là même, trahit le caractère ethnocentrique des représentations spatiales.

Kish nous apprend, par ailleurs, que la cartographie chinoise médiévale, supérieure à celle de l'Europe, n'a eu aucune influence en Occident (p. 29). Les remarques sur les premiers atlas de Mercator et d'Ortelius permettent de mesurer l'importance des maîtres cartographes flamands et de leurs successeurs hollandais. Amsterdam, grand centre des affaires au XVII<sup>e</sup>, est en même temps un centre actif de la cartographie où viennent s'approvisionner souverains et amateurs éclairés tout autant que fortunés.

De belles pages sur la dynastie des Cassini font découvrir que la Carte de Cassini « est la première carte topographique fondée sur une triangulation et sur des levés effectués sur place. C'est le prototype de tous les grands projets cartographiques des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, contenant tous les détails géodésiques essentiels » (p. 57).

La partie iconographique illustrant cette histoire rapide de la cartographie a été particulièrement soignée et des commentaires précis fournissent une bonne identification des cartes ou des instruments présentés. Signalons, entre autres, une carte aztèque du XVI<sup>e</sup> (p. 74), une très belle carte chinoise par Wang P'an de 1594 (p. 102) et un atlas nautique de facture portugaise manuscrit de 1519 environ (p. 130-131).

À propos de cette carte, j'aimerais discuter une prise de position de Kish qui est moins évidente qu'il n'y paraît au premier abord. Kish, en effet, distingue la carte-instrument, dont la règle est l'utilité, de la carte-image qui est symbole et illustration. Cette distinction est, à mon sens, trop abrupte, car toute carte est à la fois instrument et image, toute carte est à la fois utilité et symbole. L'instrument et l'image autrement dit sont toujours présents dans la carte et c'est particulièrement évident pour la carte nautique portugaise. Même nos cartes actuelles, qui sont essentiellement commandées par la règle de l'utilité, sont des images manipulées par l'aménageur, le politicien, l'ingénieur... ou le rêveur pour démontrer, prouver... et parfois tromper sciemment ou non.

À cet égard, on peut regretter que Kish n'ait pas davantage insisté sur le concept d'échelle qui lui aurait, sans doute, révélé que la carte-instrument est à grande échelle quand il s'agit de représenter un milieu d'action mais il s'agit aussi d'une image de ce milieu.

La carte-image est à petite échelle, en général, elle doit frapper pour mettre en évidence tel ou tel élément. Pourtant elle n'en demeure pas moins un instrument, souvent l'instrument d'un pouvoir abstrait ou d'une idéologie.

Il aurait été intéressant d'insister également sur les projections et le rôle qu'on peut leur faire jouer dans la propagande politique.

Quoi qu'il en soit, ce livre est utile pour une première prise de contact avec l'histoire de la cartographie qu'il ne faut pas confondre avec l'histoire de la géographie.

Par ailleurs, ce livre a le mérite de faire découvrir des documents auxquels il n'est pas facile d'avoir accès et enfin il réjouit l'œil du point de vue esthétique tout en apprenant à identifier correctement une carte. N'est-ce-pas déjà beaucoup ?

Claude RAFFESTIN  
Université de Genève

GEORGE, Pierre (1980) **Sociétés en mutation**. Paris, Presses Universitaires de France, 125 pages (Collection Que sais-je ? n° 1852).

Ce récent « Que sais-je ? » de Pierre George remplace le précédent qui portait le titre de *Géographie sociale du monde* et dont la première édition a paru en 1945. Il s'agit toujours d'un panorama des diverses sociétés du monde mais avec la différence que cette fois l'auteur remplace la description par l'analyse des mécanismes et des tendances sans toutefois aller jusqu'à la prévision. Depuis la Seconde Guerre mondiale, la plupart des sociétés ont traversé des crises de toute sorte et demeurent partout en mutation. À partir de cette constatation, Pierre George examine, dans une première partie, la mutation des sociétés industrielles et, dans une seconde, les sociétés des « pays en voie de développement ».

La fin des paysans, la concentration des ouvriers dans les villes, la montée des cols blancs ont accompagné la formation de la société postindustrielle (Galbraith) que l'auteur préfère désigner de post-prolétarienne. C'est une société protégée et assistée, fondamentalement urbaine et vieillissante, qui reste aux prises avec le problème de la croissance et d'un avenir incertain. Le modèle américain est à la fois exemplaire et aberrant. (p. 28) Voilà la plus puissante société industrielle du monde avec les effectifs ouvriers les plus bas en pourcentage dans la population active ! Les sociétés européennes ont par contre conservé un secteur agricole de même qu'un secteur secondaire relativement plus importants et leur secteur tertiaire s'amplifie plus lentement. Des sociétés britannique, allemande et italienne, la française répond le mieux au modèle moyen des sociétés occidentales tout en offrant la gamme de leurs inégalités mais en demi-teintes. (p. 50) Le problème de l'inégalité y est aujourd'hui plus « géographique » que proprement social, écrit l'auteur. Ce dernier brosse en quelques pages un brillant portrait de la société parisienne et de la société provinciale. La première partie du volume accorde aussi une place aux sociétés japonaise — la plus profondément marquée par l'industrialisation et l'urbanisation — et socialistes, notamment au modèle soviétique, dont l'objectif théorique reste une société distributive égalitaire.

Dans son introduction aux sociétés des « pays en voie de développement », Pierre George relativise le choc de la décolonisation — un épisode — en rappelant d'autres événements aussi importants, à savoir l'explosion démographique, la révolution technique et la répartition géographique des ressources indispensables aux sociétés industrielles. En considérant par exemple le dernier facteur, on peut déjà distinguer un « tiers monde » relativement riche d'un « quart monde » de plus en plus pauvre. L'auteur aborde ensuite l'étude de ces sociétés en s'appuyant sur la diversité des « systèmes » géographiques, qui couvrent des espaces plus ou moins étendus de la Terre. Défileront dans ce cadre « les systèmes sociaux, économiques et politiques des anciens empires coloniaux de l'Amérique latine; les structures naturelles morcelées du continent africain aux multiples ethnies et aux innombrables communautés linguistiques; les théocraties terriennes de l'Islam bousculées par les révolutions et par l'aventure pétrolière; les sociétés rurales traditionnelles du subcontinent indien et de la Chine sur lesquelles se projettent des structures dualistes ou une volonté d'unification totalitaire ». (p. 81-82) Or, l'évolution de ces sociétés n'est pas libre : elle supporte l'influence de la recherche d'un équilibre de forces par les deux grandes puissances mondiales.